

FABIEN
CLAVEL

FABIEN CLAVEL

FEUILLETS DE CUIVRE

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Charlotte Volper

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhairs, octobre 2015

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-917689-95-0 // EAN : 9782917689950

À mon frangin

pour anna

pour léna

PROLOGUE

Cuivre natif. Ce cuivre est quelquefois en feuillets et a pour gangue du quartz. Le cuivre natif est ordinairement disséminé dans une terre martiale brunâtre, susceptible du poli. Lorsque l'on frotte cette mine avec un caillou, les traits paroissent d'un beau rouge de cuivre.

Chaptal, *Éléments de chimie*

Carnet 1872

À travers ces lèvres nouvelles

*Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,*

*Et, vertigineuse douceur !
À travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur !*

Charles Baudelaire,
À celle qui est trop gaie

Le gardien de la paix arriva en traînant les pieds. La ruelle était à peine éclairée par un grand lampadaire dont les becs de gaz projetaient en sifflant une lueur timide, donnant à ses favoris et à sa moustache des allures fauves.

L'église Saint-Sulpice sonna deux heures dans le lointain.

Essoufflé, quoique jeune, Ragon déplaça son grand corps de plus de deux cents livres avec l'impression d'être un albatros dont on aurait rogné les ailes. Les pavés mal équarris butaient sur ses gros godillots, comme pour l'empêcher d'avancer.

On lui disait souvent par plaisanterie qu'il ressemblait à une colonne Morris habillée en sergent de ville.

Il se tourna vers son collègue, gardien comme lui du sixième arrondissement, sous-brigade du quartier Saint-Sulpice.

— C'est bien là, Zehnacker ?

Ce dernier ressemblait à une momie. Il plissa les yeux pour toute réponse, manifestement habitué à côtoyer des cadavres. Ragon l'enviait presque en cet instant.

— Rue du Canivet. C'est là.

Zehnacker pénétra dans l'ombre sans une hésitation. Un corps blanc s'y étendait. Ragon resta à bonne distance, comme pris d'une crainte religieuse.

— Eh bien, Ragon, vous avez peur des morts ? Vous avez fait l'armée pourtant...

Cela n'avait rien à voir. La débâcle de Sedan l'avait entraîné sur les routes, passant à travers des monceaux de charognes puantes. Il y avait des chevaux au ventre ouvert, déployant des chapelets d'intestins violacés. Et les soldats qui formaient à la terre un manteau tant ils étaient nombreux à gésir sur le sol.

Ce passé disparaissait peu à peu dans l'oubli, fort heureusement, ne laissant qu'une vague impression de tristesse.

Il se consolait en songeant que seuls les hommes tombaient sur le champ de bataille. Mais cette nuit, la victime était une femme. Ce constat sapait toutes ses défenses, sa vision réduite du monde. Plus que sur l'enfance, qu'il savait âpre et terrible, il avait rejeté sur la gent féminine toute la douceur et l'innocence.

On ne tuait pas les anges.

— Si vous vous mettez dans cet état, vous avez mal choisi votre nouveau métier, Ragon.

Zehnacker parlait sans méchanceté. Il semblait dénué de sentiment, l'œil exercé à repérer des indices, le regard levé sur sa carrière, ses relations avec les chefs.

Ragon finit par s'approcher avec répugnance. C'était une très jeune femme, entièrement nue, « côté recto » comme le disait son collègue. Il eut envie de la couvrir de sa pèlerine.

La nuit était de plomb et le corps se dessinait au milieu d'un fouillis de fusain. Étrangement, un peu d'or brillait au bout de ses doigts.

— Vous avez vu ?

Zehnacker montrait sans sourciller la bouche de la victime. Comment s'appelait-elle ? Quelle infortune l'avait conduite ici ? Ragon se pencha et observa de plus près. Les lèvres avaient été cousues par un fil torsadé, formant une cicatrice ignoble.

— Ce n'est pas tout, ajouta Zehnacker.

Il désigna les yeux. Les paupières avaient subi le même sort. Quelle était la couleur de ses iris ? L'opération était récente car les plaies saignaient encore. La jeune femme avait un ventre rond comme les noyés ou les corps moisis.

Zehnacker se saisit d'un bras, le souleva avant de le laisser retomber.

— Elle n'est pas raide. La mort a eu lieu il y a moins d'une heure.

Que faisait-elle une heure plus tôt ? Savait-elle qu'elle allait mourir ? Que son cœur cesserait de battre « et ses pieds de courir leur course aventureuse » ? Peut-être riait-elle, heureuse ? Avec sa chevelure défaite et étalée sur les pavés, elle ressemblait à une fleur coupée.

— Oh...

Zehnacker examinait le bas-ventre, le visage impassible. Ragon refusa de regarder.

— Qu'y a-t-il ?

— Elle a subi une infibulation.

Le mot en lui-même sonnait affreusement et Ragon en devina rapidement le sens plus qu'il ne le comprit. Qui pouvait se livrer à de telles pratiques ? Dans quel but ?

— Et son ventre ? demanda-t-il. Vous pensez qu'elle est enceinte ?

Zehnacker appuya doucement sur l'abdomen de sa paume ouverte. Il pressa l'estomac avec tant d'insistance que Ragon voulut lui demander d'arrêter. Mais son collègue pointa de nouveau le visage de la morte. Un liquide opalescent lui reflua par les narines et s'écoulait le long du profond philtrum, lent et visqueux.

— Elle n'est pas enceinte, dit Zehnacker.

Une odeur iodée monta dans l'air, fade et métallique. Zehnacker renifla, plissant le nez.

— Et ce n'est pas de l'eau, ajouta-t-il.

* * *

Ragon souffla sur la vitre. Son haleine y traça une buée opaque qui vint heureusement troubler le spectacle de mort qui s'étendait derrière.

Une douzaine de tables en marbre noir inclinées, tels des pupitres, présentait des corps en attente de reconnaissance. L'eau froide coulait en continu sur la pierre et aidait à conserver la fraîcheur des chairs.

Fibule, comme la surnommait Zehnacker, était exposée depuis trois jours à la curiosité du bon peuple parisien qui s'en venait visiter la Morgue toute neuve de l'île de la Cité.

On l'avait couverte. Mais les regards des quidams étaient encore un outrage à la dignité de la défunte.

Le chirurgien légiste n'avait pu que confirmer les impressions de Zehnacker. Fibule était morte peu de temps avant qu'on découvre son cadavre. Elle s'était noyée, sans doute dans le liquide séminal dont on l'avait remplie. Elle avait dû en avaler plus d'un litre – quantité incroyable ! Elle avait voulu vomir mais sa bouche close par le fil l'avait empêchée d'évacuer le liquide et elle s'était étouffée dans la semence.

Combien d'hommes avaient dû abuser d'elle pour qu'elle se retrouvât dans un tel état ?

L'exposition du corps sur le chevalet arrivait à son terme et personne n'avait encore reconnu la malheureuse. Elle était étendue là, au milieu d'autres noyés arrachés à la Seine, d'autres charognes infâmes en comparaison.

Ragon n'avait pas aimé ce surnom de Fibule, puis il s'y était fait. Maintenant, il le prononçait avec une sorte de tendresse pour l'inconnue. Baptiser cette victime était un acte humain qui lui redonnait un semblant de grâce.

Il s'éloigna de la vitre, bouscula des visiteurs empressés et quitta la Morgue. Il sortit du bâtiment auquel on avait donné la forme d'un temple grec. Ragon y voyait une ironie méchante. On moquait les cadavres anonymes en les assimilant à des divinités antiques.

Il marcha quelques instants au bord du fleuve, l'esprit en éveil. Un vent froid poussa son chapeau et lui enveloppa

le front. Les eaux étaient noires, veinées du reflet gris des nuages.

Si vraiment la mort était intervenue peu de temps avant la découverte du cadavre, on n'avait pas dû transporter bien loin la jeune femme. Le crime avait donc eu lieu dans un rayon proche de la rue du Canivet.

La victime étant nue, il était impossible de l'identifier autrement que par les marques imprimées sur le corps. Or, on n'en trouvait pas. La peau était lisse et épargnée, à l'exception des mutilations infligées peu de temps avant le trépas. Il pouvait s'agir d'un divertissement charnel ayant viré à l'accident mortel. Certains particuliers payaient très cher pour assister à ces soirées.

Le seul élément significatif était le fil qui fermait les orifices et que Ragon avait conservé.

Lentement, il revint dans la rue du Canivet. Il avait repéré une mercerie. Le policier passa la porte et salua le commerçant.

— Que puis-je pour vous, monsieur le sergent de ville ? s'enquit celui-ci avec une politesse froide.

— Nous sommes des gardiens de la paix à présent.

Ragon déposa les filaments sur le comptoir. L'homme, surpris, les examina rapidement.

— Pardonnez-moi, je pensais que vous veniez pour une affaire...

— C'est le cas. J'aimerais savoir d'où provient cette matière.

Le boutiquier reprit son masque grave. Il ne voulait pas être mêlé à tout cela. Tout en lui irradiait l'innocence outragée.

— Il s'agit de plusieurs fils de coton, dit-il après un moment. Je penche pour de la percale. De fort bonne qualité. La teinture bleue...

— Bleue ? Je la croyais noire...

— Non, monsieur, rectifia l'homme sans chercher à dissimuler son ton condescendant. Il s'agit d'une couleur que l'on obtient d'une plante particulière : l'indigotier.

— Sauriez-vous me dire à quel ouvrage on peut utiliser ce genre de fil ?

— Si c'est bien de la percale, on l'emploie d'ordinaire en literie à cause de son toucher soyeux.

Ragon remercia et sortit. L'air du dehors lui parut nettement plus respirable que l'atmosphère confinée de la petite boutique. Il haïssait l'esprit de lucre des commerçants, leur étroitesse d'esprit. Pour eux, le monde tournait autour de leurs profits besogneux.

Il en avait connu pendant la guerre, toujours prêts à rogner le dernier sou du soldat affamé. Et le souvenir persistait, cuisant. Aucun ne trouvait grâce à ses yeux. En chacun, il percevait cette pauvreté de cœur, la même sécheresse d'âme. Capables de compter jusqu'à leurs battements cardiaques pour ne pas les dépenser à l'excès.

Ragon repensa à ce qu'il venait d'apprendre. La victime appartenait sans doute à la haute société avec son corps peu marqué et le fragment de percale qu'on avait utilisé sur elle. Mais sans la reconnaissance d'un proche, il était presque impossible de retrouver son identité.

Le gardien de la paix se résigna à devoir rêver encore la nuit à son inconnue brochée.

— Vous n'êtes pas au courant ? Il y en a une autre.

Une semaine avait passé depuis la découverte du corps et Zehnacker venait d'aborder son collègue avec un rictus ravi.

Ils partirent presque aussitôt.

Le temps était froid et une brume humide collait à leurs pèlerines. Le pavé même rendait des sons étouffés sous la foulée des godillots. Ils allèrent jusqu'à la rue Férou, là où habitait Athos dans *Les Trois Mousquetaires* et, juste à côté, le Marius des *Misérables*. Les arbres du Luxembourg faisaient des ombres menaçantes derrière leurs grilles.

Un second corps gisait là, d'une pâleur délicate. Ragon se crut revenu sept jours plus tôt. Le décor était le même et la disposition semblable. La rue Férou touchait à celle du Canivet.

Les fils avaient repris autour des paupières, de la bouche et du sexe. Cette fois, cependant, les membres étaient gonflés, le visage tuméfié.

— Il n'y a pas trace de coups, s'étonna Zehnacker.

Il renifla.

— Elle a subi le même traitement que la première.

Ragon baissa les yeux.

L'œdème rendait apparente une cicatrice à l'aine, sorte de pli blanchâtre, sans doute dû à un coup de couteau. La scène virait au cauchemar. Le gardien dut plisser les paupières pour se persuader qu'il ne dormait plus. La douleur qu'il éprouvait dans son genou témoignait de son état de veille.

— C'est une bonne chose pour nous, murmura Zehnacker. Le coupable va finir par se trahir et nous laisser des indices.

— Combien va-t-il en tuer encore ?

— Vous réfléchissez à l'envers. Songez plutôt à celles que nous sauverons.

Bien sûr, on ne trouverait aucun témoin à cette heure. Personne n'aurait rien vu. Il faudrait néanmoins aller frapper à toutes les portes et interroger les riverains. Par malheur, l'enflure du visage rendait toute identification impossible. Ainsi, la pauvre femme ressemblait à un monstre de foire.

— Vous pensez qu'elle s'est noyée comme la première ? s'enquit Zehnacker.

— Je n'en sais rien.

Cette fois, Ragon déposa sa pèlerine sur la victime. Ce faisant, il discerna une tache rouge dans la paume ouverte, comme un stigmaté cuivré.

Il s'éloigna, incapable de supporter plus longtemps la vision éblouissante de la peau nue. Cela lui rappelait les éclairs de feu des fusils dans l'ombre.

En se tournant, il aperçut les traces de balle dans le mur. Derniers reliefs de la Commune.

Les combats le poursuivaient. Il força son esprit à se concentrer sur l'affaire sans y parvenir tout à fait. Des échos de Sedan. L'horreur remuait en lui, des souvenirs remontaient de la boue noire de l'oubli.

— Revenez, lui ordonna Zehnacker. Il faut vous confronter à la chair.

Le gardien marchait sans pouvoir s'arrêter.

— Ragon ! lui cria encore son collègue à l'autre bout de la rue.

Il tourna à la première intersection.

Sur le muret qui le séparait de l'eau, Ragon grattait la pierre du bout de l'ongle. Trois jours encore sans aucune reconnaissance. Il avait réfléchi. Qui pouvait ainsi ignorer la disparition d'une femme ? Des criminels ?

En outre, la percale le travaillait. On l'utilisait pour la literie, avait dit le marchand. Qui pouvait encore accepter des pratiques licencieuses dans un lit ?

Il avait donc consulté les registres des filles soumises à la préfecture de police. En commençant par celles en carte qui exerçaient leur activité individuellement, il nota les radiations, les disparitions, les malades qui étaient envoyées à l'infirmerie de Saint-Lazare, les rebelles au Dépôt ou en prison.

Dans le quartier, il ne trouva aucune concordance intéressante. Ce ne fut qu'en élargissant sa recherche aux filles à numéro, celles exerçant en maisons closes, qu'il découvrit enfin qu'un bordel de la rue Saint-Sulpice avait déclaré deux disparues récemment.

Zehnacker le rejoignit avec ses pas d'échassier.

— Eh bien, Ragon, je suis content que vous ayez repris le dessus. Mais je ne vois pas ce que nous faisons ici.

Le gardien leva les yeux vers la Morgue et ses allures antiques.

— Le commissaire ne prend pas cette affaire au sérieux. C'est à nous qu'il revient de découvrir les coupables.

— Je ne cracherais pas sur un peu d'avancement. Mais vous pensez les trouver ici ?

— J'attends que quelqu'un se manifeste. Les prostituées travaillent ensemble. Elles voudront savoir si l'une des leurs est morte. Alors, elles viendront ici.

Zehnacker éclata d'un grand rire.

— Quel naïf vous faites ! Vous croyez vraiment qu'il y a un esprit de corps parmi ces femmes dégénérées ?

— À l'armée, on n'aurait pas laissé un camarade sans sépulture.

— Cessez de tout imaginer en fonction de l'armée. Ici, c'est l'arrière. Les règles sont différentes. C'est chacun pour soi. Comme au front d'ailleurs.

Zehnacker se redressa.

— Comment s'appelle votre bordel de Saint-Sulpice ?

— Le Vénus. C'est au 36.

— On s'y retrouve ce soir ? On mêlera l'utile à l'agréable. En attendant, vous devriez repasser au poste. Le sous-brigadier vous a à l'œil.

— Oui, répondit évasivement Ragon.

Il laissa partir son collègue et continua à observer la foule qui affluait dans la Morgue. Il aurait dû se poster à l'intérieur, à guetter les visiteurs, leur réaction face aux morts, mais le gardien préférait rester à l'écart, observer les visages de loin, étant lui-même invisible.

Il repéra ainsi des étudiants rigolards, des grisettes, des ouvriers, des cocottes, des bourgeois graves et vaniteux.

Une femme blonde à l'air triste qui passa en coup de vent. Un pur cristal au milieu du charbon. Ragon demeura un instant ébloui par le soleil aérien de sa chevelure.

Puis la nuit arriva et il se dirigea vers la rue Saint-Sulpice.

De l'extérieur, la maison close était insoupçonnable. Fenêtres fermées, façade austère, porte ornementée. Zehnacker était déjà là. Quand il aperçut Ragon, il frappa à la porte.

Un judas s'ouvrit.

— C'est la police, madame.

Ils pénétrèrent dans le bâtiment sans difficulté. La bonne les guida jusqu'à un escalier où la maquerelle les attendait.

— Que voulez-vous, messieurs ?

C'était une petite bonne femme à figure ovale, à bésicles, aux cheveux pâles et fous, mais dont les prunelles trahissaient une certaine dureté. Son cou était rehaussé d'un collier orné d'une émeraude mais Ragon n'avait d'yeux que pour le décor. Partout d'épais tapis, des tentures aux lourds replis, des tableaux aux sujets équivoques, des statuettes de nu, la plupart représentant Vénus. Le luxe contrastait avec la froide pauvreté de la rue.

— Nous aimerions nous entretenir avec vous d'une affaire importante.

— Et pourquoi le commissaire ne se déplace-t-il pas lui-même ?

— Il est très occupé. Mais je peux lui dire que vous préférez qu'il vienne...

Le ton de Zehnacker était mielleux. La tenancière sentit la menace. La police avait le pouvoir de fermer l'établissement ou, tout du moins, de lui imposer de fortes amendes.

— Suivez-moi dans mon bureau.

Ils passèrent à côté d'un salon d'où s'élevaient des rires de gorges, des tintements de verres et des froissements d'étoffes. Ils entrèrent dans les appartements de la maquerelle qui possédait une très belle bibliothèque comprenant des dizaines d'ouvrages. Ragon, qui avait toujours été fasciné par les livres, se perdit dans la contemplation des reliures.

— Eh bien, messieurs de la police, je vous écoute.

— Madame Loraux, commença Zehnacker, vous devez savoir ce qui nous amène.

Les deux interlocuteurs échangèrent un regard froid. Sorti des livres, Ragon ne se sentait pas à l'aise dans ce décor. Il se balançait d'un pied sur l'autre tout en s'efforçant de conserver la gravité due à sa fonction.

— Mes dettes seront payées, répondit madame Loraux. La guerre et la Commune nous ont fait du tort. J'ai dû emprunter pour garder cette maison ouverte. Mais maintenant les affaires marchent. Je rembourserai l'essentiel dans l'année.

— Nous ne sommes pas là pour cela, fit Zehnacker avec un sourire rusé. Vous avez déclaré récemment deux prostituées disparues.

— C'est exact. La Mauresque et Héloïse. Je pense qu'elles cherchaient à s'enfuir depuis longtemps.

Ragon intervint dans le dialogue feutré d'une voix plus forte qu'il ne l'aurait voulu.

— L'une d'elles portait-elle une cicatrice à l'aine ?

Pour la première fois, la maquerelle se troubla.

— Oui. La Mauresque disait qu'elle avait reçu un coup de couteau d'un marchand d'esclaves dans son pays.

— Il semble que nous ayons trouvé son corps.

La gorge nouée, il fut incapable d'ajouter quoi que ce fût. Zehnacker prit le relais et lui exposa les faits.

La maquerelle écouta tout sans un mot. Elle se raidit simplement.

* * *

Ragon patientait dans le salon vide. La banquette avait craqué lorsqu'il s'était assis.

Ainsi, le tueur au fil s'attaquait aux prostituées. Et plus précisément à celles du Vénus. Fibule se nommait Julie Vidal, alias Héloïse. Les filles prenaient un pseudonyme comme les militaires s'affublaient d'un matricule, un numéro de série.

Le double assassinat dans le quartier Saint-Sulpice avait à peine occupé deux entrefilets dans les journaux. La mort d'une putain n'émouvait personne. Un simple soldat n'aurait pas eu davantage. Le sous-brigadier s'était montré clair à ce sujet : il n'était pas question de perdre son temps à débusquer un meurtrier qui épargnait les femmes de bonnes mœurs.

Les prostituées étaient naturellement considérées comme de la chair à canon. Leur mort sous les coups d'un homme était programmée, presque attendue.

— Si vous vous en occupez, Ragon, avait ajouté son sous-brigadier, vous ferez cela sur votre temps libre.

Le gardien de la paix n'avait pas protesté. Il ne pensait pas poursuivre l'enquête. Et pourtant les corps blancs des femmes surgissaient dans ses cauchemars, telles des taches de lumière au fond d'yeux éblouis.

Cette ténébreuse affaire l'obsédait.

Il lui semblait que le bordel, comme le champ de bataille, contribuait à l'ordre du monde. C'étaient des points d'équilibre qui devaient rester solides dans leurs fondements sous peine de voir toute la société basculer et couler dans l'ordure. Putains et fantassins en étaient les gardiens sacrifiés.

En attendant qu'on s'intéressât à lui, Ragon lisait. Il avait découvert la poésie sur le front. Depuis, les œuvres le protégeaient aussi bien qu'un livre placé sur le cœur était capable d'arrêter une balle de fusil. En ce moment, avant de se pencher sur les œuvres de Jules Verne dont on lui avait dit le plus grand bien, il lisait *Les Fleurs du mal*, discrètement en raison de la réputation sulfureuse de Baudelaire. Le défunt poète avait chanté la beauté trouble des prostituées.

*Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive,
Comme au long d'un cadavre, un cadavre étendu,
Je me pris à songer près de ce corps vendu
À la triste beauté dont mon désir se prive.*

Ces vers lui revenaient en tête, obsédants. Il croyait être couché auprès du cadavre des hétaires dont l'une lui faisait édreton.

Les escaliers craquèrent sous les pas de la maquerelle.

— Vous vouliez voir les filles, les voilà.

Elles marchaient au pas, dans un froufrou de dentelles, aiguicheuses par habitude plus que par envie. Elles se placèrent en ligne devant lui, comme pour une inspection. Il y en avait sept.

Leur beauté frappa Ragon qui demeura incapable de se relever. Il ne put que les observer, ébahi. Son regard passa sur les

visages. Ces lèvres, ces joues, ces gorges, ces cheveux, tout le troublait. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas été avec une femme. Les bordels de campagne suintaient la misère et il les avait désertés rapidement, s'épargnant au moins quelque maladie honteuse.

Il reconnut la troisième fille en partant de la droite. Ses cheveux blonds, son air doux et triste lui rappelaient quelque chose. Oui, il l'avait déjà vue dans la foule des curieux de la Morgue ! Sa bouche s'assécha aussitôt.

Tentant de cacher son émotion, il détailla les autres pensionnaires.

— Je vais devoir les interroger séparément.

— Vous pouvez le faire ici.

Ragon examina les lieux. Le salon était ouvert à tous les vents et les oreilles indiscreètes étaient susceptibles de se dissimuler partout.

— Cela ne conviendra pas.

— Vous préférez une chambre ? interrogea la maquerelle avec un demi-sourire.

— Non.

Le gardien était au courant des trous que l'on ménageait dans les murs pour pouvoir observer ce qui se passait entre une fille et son client. Madame Loraux n'oserait pas protester davantage. Elle dépendait du bon vouloir de la police. Ragon s'en trouva conforté.

— Je leur parlerai dans leurs appartements.

Le mot fit ricaner plusieurs filles. La tenancière pinça les lèvres avant d'obtempérer. Elle lui fit signe de le suivre dans les escaliers.

Ils montèrent sous les combles.

Là, elle ouvrit la porte d'une misérable cellule agrémentée de deux lits de fer, d'une table et d'une chaise de paille. Fatigué par son ascension, Ragon se posa sans grâce sur le siège et demanda à ce qu'on lui envoyât les filles.

Resté seul, il observa les murs nus et sales, bien loin des fastes du rez-de-chaussée. Il ne pouvait s'empêcher d'attendre la blonde qu'il avait remarquée. Mais ce fut une brune qui se présenta la première.

Elle avait un air mutin, provocant. Elle passa devant lui en se déhanchant.

— Vous vouliez m'interroger, inspecteur ?

— Je ne suis que gardien de la paix. Asseyez-vous.

Surprise, la prostituée obéit. Il lui posa des questions sans y réfléchir. La femme blonde occupait ses pensées.

Il l'interrogea sur les disparues. Manifestement, elles étaient appréciées au sein du Vénus. Leur départ avait inquiété mais les filles avaient voulu croire à une fuite vers des lendemains meilleurs.

— Vous savez, on doit rembourser notre dette pour pouvoir partir d'ici. Mais tout est fait pour qu'on n'y arrive jamais. Il y a toujours des sujets d'amende. Et si on ne travaille pas assez bien, c'est la maison d'abattage.

Ragon congédia la professionnelle.

Celle qui lui succéda posait sur lui des yeux apeurés.

Il fut très difficile de lui arracher le moindre mot. Du peu que le gardien obtint, il put recouper les informations dans leur immense majorité. Les déclarations concordaient sans donner l'impression d'avoir été modifiées en ce sens.

Une troisième fille lui tint à peu près le même discours.

Ragon était désormais distrait. Tout son esprit était tendu vers le moment où la femme blonde allait apparaître devant lui. D'anticipation, son cœur battait plus fort.

— Vous avez l'air triste, lui dit la prostituée en partant.

Il songea un instant, seul dans la mansarde misérable. Peut-être ne deviendrait-il jamais un bon policier s'il se laissait entraîner par ses émotions. Ses yeux fouillèrent de nouveau la chambre presque nue. Cela ressemblait aux baraquements dans lesquels on entassait les soldats avant la boucherie. Des enclos à bestiaux. Et les jeunes gens qui se conchiaient de peur avant l'assaut. La mort omniprésente.

Une toux discrète le tira de sa rêverie.

Elle était là, devant lui, les yeux baissés, d'une blondeur superbe. Enfin, il put l'admirer sans détour. Ce teint diaphane, ce visage rond et doux, ces épaules grasses à peine dissimulées par un châle transparent. Elle était plus petite que dans son souvenir.

— Comment vous appelez-vous ?

— Pélagie. Enfin, Lise, se reprit-elle. C'est mon vrai nom.

Sans savoir pourquoi, ce prénom l'émut peut-être plus encore que la voix grave. Pendant un instant, il ne sut plus quoi dire.

— Que cherchez-vous, monsieur le gardien ?

— La vérité...

Il reprit contenance.

— Par exemple, je veux savoir qui a tué vos deux amies. Et pourquoi. Je me demande aussi ce que vous faisiez à la Morgue il y a quelques jours.

Deux iris verts apparurent soudain sous les paupières. Ragon se sentit transpercé.

— Je me doutais qu'elles étaient mortes. Je voulais voir si on exposait leurs corps.

— Pourtant, toutes les autres filles pensaient que Julie et la Mauresque s'étaient enfuies.

— Je ne suis pas comme les autres filles. On ne s'enfuit pas d'ici. On y vit, on y souffre, on y meurt.

Incapable de l'interroger plus avant, il la renvoya avec l'impression que toute lumière quittait la pièce avec elle.

Au moment de passer la porte, elle se tourna à demi et laissa tomber, presque involontairement :

— Personne ne vous en voudra si vous abandonnez l'affaire, monsieur le gardien de la paix. Nous sommes là pour servir d'exutoire.

* * *

Ragon retrouva Zehnacker pour leur patrouille du soir.

— Alors, votre enquête avance ? demanda ce dernier.

— Non, convint le gardien.

Depuis une semaine, il réfléchissait à un coupable éventuel et ne trouvait rien. Aucun témoignage, aucune piste, aucun mobile. Tout reposait dans le traitement subi par les corps avant la mort mais cela ne lui apportait pas les réponses attendues.

— Moi, on m'a mis sur l'affaire Vernant, le ministre surpris avec sa maîtresse. J'étais là quand il a été attrapé en flagrant délit d'adultère. Mais ce n'est pas le meilleur : nous avons aussi saisi des papiers compromettants dans la chambre d'hôtel où les amants se réunissaient.

— De quoi s'agissait-il ?

— Il la chargeait manifestement de spéculer pour lui sur une intervention militaire dans les colonies, usant des informations auxquelles son poste lui donne accès. C'est très grave. On parle de révocation.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

Zehnacker haussa les épaules.

— C'est un témoignage anonyme qui nous a renseignés... Un simple papier griffonné indiquant le lieu et l'adresse du rendez-vous.

Il laissa passer un instant avant d'ajouter :

— Vous ne devriez pas vous enfermer dans cette sordide histoire de prostituées. Cela ne sert pas votre carrière de faire du plat à une fille publique. Personne ne s'y intéresse. Vous n'avez rien trouvé à part un bout de tissu et les cadavres de ces malheureuses. Moi, si je parviens à me distinguer, je peux espérer une médaille de bronze, voire d'argent. Et passer officier de paix. Vous pourriez en faire autant.

Ragon ne répondit pas. Le portrait de Lise flottait dans sa mémoire comme un cygne prêt à prendre son envol.

— Bon, je vois que votre cœur ignore la raison. Tenez, je vous livre un détail qui va vous amuser : Vernant était un client régulier du Vénus. Étonnant, non ?

* * *

Ragon se rendit directement à la maison close à la fin de son service. On le faisait entrer par la porte de derrière. Dans l'annexe. Discrètement.

Ce soir-là, il trouva Lise à la table de la cuisine, un livre en main. Elle était si absorbée par sa lecture qu'elle ne l'entendit pas approcher.

— Bonsoir.

Elle sursauta et ferma l'ouvrage. Il nota que, connaissant son cœur, elle avait eu la coquetterie de se parer d'un collier doré.

— Bonsoir, répondit-elle dans un sourire céleste.

Ils aimaient se rencontrer là sous prétexte d'enquête. Mais rapidement, la conversation s'était déplacée vers d'autres sujets. Il lui racontait ses souvenirs de régiments, elle évoquait sa vie à la campagne, fiancée d'un soldat qui n'était jamais revenu et qui l'avait laissée avec un enfant dans le ventre. Grâce à une faiseuse d'anges, elle s'en était débarrassée pour ne pas être montrée du doigt par les bonnes gens. Depuis, elle n'était plus jamais tombée enceinte.

Ragon mit longtemps à lui parler de ses blessures, en particulier l'éclat qu'il avait pris en haut de la cuisse et les poutres qui lui avaient presque écrasé la poitrine.

Ils étaient tous deux des survivants d'une bataille inégale. Ils finiraient dans la tranchée de la fosse commune. Anonymes.

— Que lisez-vous ?

Elle rougit.

— Des contes de bonne femme.

Il s'empara du livre et observa la couverture. *La Baronne Fée* d'un certain Héliodore Carcopino, dont c'était la première publication. Il en parcourut les premières pages. Elles étaient exécrables mais il n'en avait cure.

— Ce ne sont que des aventures amoureuses dans un monde féérique, expliqua Lise. Vous n'avez sans doute pas de temps à perdre avec ces futilités.

Elle paraissait étonnée de son intérêt. Ils se parlaient toujours comme deux aristocrates dans un salon huppé. Leur plaisir de petites gens.

— J'ai négligé de vous poser une question au sujet de la literie de votre établissement. Certaines chambres utilisent-elles de la percale bleue ?

— Oh, non !

Lise se mit à rire franchement. Il ne put même pas s'en offusquer tant sa gaieté était communicative.

— En quoi ma question vous amuse-t-elle ?

— Eh bien, c'est la preuve que vous êtes un homme de bien, un pur esprit, sinon vous sauriez que presque toutes les chambres sont en soie rouge.

Il se rembrunit. Ainsi, les fils ne provenaient pas du Vénus. Son enquête n'avancait pas. Il avait déjà perdu trop de temps à converser de tout et de rien avec la jeune femme.

— Avez-vous eu des clients violents qui exigeaient des sévices pour leur volupté ?

— Bien sûr. Nous satisfaisons à toutes les demandes à condition qu'elles ne mettent pas en péril notre capacité de travail. Madame Loraux est très à cheval là-dessus.

— Donc vous n'avez assisté à aucune pratique incluant des infibulations ?

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle avec de grands yeux étonnés.

Ragon grimaça, gêné.

— C'est une couture des parties intimes et...

Elle l'arrêta pour lui éviter de s'empêtrer dans ses explications. Mais quand elle lui posa la main sur le bras, elle ne fit que le troubler davantage.

— Je comprends. Non, je n'ai jamais vu cela chez nous.

Il se dégagea doucement. À cet instant, des cris éclatèrent. Ragon se dressa. Cela provenait des chambres.

— N'y allez pas ! supplia Lise.

Il ne l'écouta pas. Elle ne tenta pas de l'arrêter : un bœuf n'y serait guère parvenu. Il ouvrit la porte à toute volée, suivit le long couloir des domestiques qui menait au salon principal et déboula dans la pièce.

Quelques clients, surpris, se tournèrent vers lui. Les autres ne le virent même pas arriver, tendus qu'ils étaient vers l'origine des appels. Le gardien monta les marches deux à deux. Il parvint devant une porte sculptée au même moment que madame Loraux.

— N'entrez pas ! dit-elle en faisant rempart de son corps.

— Je dois savoir ce qui se passe ici !

Il allait la bousculer quand elle lui jeta dans un murmure :

— Suivez-moi. Je vais vous montrer.

Elle lui indiqua un cabinet mitoyen dont elle déverrouilla la porte avec une clef qui pendait à son cou, sous le ruban à l'émeraude.

Une pièce aux dimensions réduites s'ouvrit. Il s'installa sur un fauteuil tandis qu'on faisait glisser un cache amovible. Sans un mot, la tenancière s'installa sur le côté, nerveuse.

Ragon déglutit et appuya son œil à l'orifice.

Au début, il ne vit rien, ébloui par la clarté des bougies. Puis des corps se dessinèrent dans une ambiance verdâtre. Des chandeliers de cuivre portaient les cierges allumés.

Sept femmes s'entremêlaient autour d'un homme. L'une d'elles était la fille espiègle aux cheveux noirs. Les très chers étaient nus. L'air déplacé par leurs mouvements convulsifs arriva aux narines du gardien qui repéra des parfums de pomme de pin, de myrte, de rose, de lilas et de mandragore sans doute.

Il attendit de repérer qui était le client au milieu. Il avisa un crâne chauve et une barbe blanche soignée. Les femmes se relayaient pour masturber l'homme et s'aboucher à son membre un peu flasque. Leurs mains allaient et venaient, laissant entendre des claquements de chair, tandis que leur victime gémissait, à demi évanouie.

Soudain la verge fut prise d'un accès de raideur, elle tressauta et l'homme poussa un grand cri de jouissance douloureuse. Aussitôt, les femmes se précipitèrent sur les larmes de semence, comme des vampires d'un nouveau genre.

Ragon se retira du judas.

— Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi interrompre une séance, plaida madame Loraux. Il s'agit simplement d'une mise en scène. D'autre part, je ne souhaite pas compromettre la tranquillité et l'incognito de mes clients. Soyez assez aimable pour partir, je vous prie.

Il quitta le cabinet, encore étourdi par ce qu'il venait de contempler. Sur le seuil, il tomba nez à nez avec Lise. Il se rendit compte qu'il tenait toujours son roman en main.

— Puis-je vous l'emprunter ?

Ce fut madame Loraux qui répondit :

— Faites donc. Il vient de ma bibliothèque personnelle.

Et Ragon quitta les lieux comme un voleur. En tout cas, Lise n'avait pas menti : les draps n'étaient assurément pas bleus.

* * *

Il reprit ses tournées nocturnes avec Zehnacker.

Ce dernier était intarissable sur ses exploits de détective. Son souffle se formait, vapoureux, à la lumière des becs de gaz.

— Je vais avoir une promotion, annonça-t-il.

— Vraiment ?

— L'affaire Vernant a avancé grâce à moi. Vous avez dû apprendre que le ministre avait été révoqué devant le scandale de son adultère et de sa concussion ?

Ragon hochait la tête. Il frissonnait dans le froid nocturne, ayant l'impression d'être l'une de ces sentinelles chargées de veiller sur l'état-major endormi.

— Eh bien, il accuse maintenant un industriel nommé Arthur Mazon, connu pour ses sympathies impériales, de l'avoir envoûté pour remporter le marché de l'éther. Il devait être désespéré pour invoquer une raison pareille. Mais la justice républicaine commence à s'intéresser à ces éléments surnaturels.

— N'est-ce pas une manœuvre de Thiers pour montrer que la République élimine les derniers relents bonapartistes ? Napoléon III s'est lourdement appuyé sur les forces occultes tout en s'en défendant, non ?

— Je n'en suis pas certain, marmonna Zehnacker, visiblement mécontent d'aborder un sujet politique. Thiers veut rétablir la monarchie sans savoir comment procéder. Il s'accommode de toutes les forces susceptibles de l'aider. S'il peut rallier la Ligue spirite, il le fera. Tout comme il a cherché à se concilier les savants en leur promettant pour bientôt une nouvelle Exposition universelle à Paris. Mais tout cela nous dépasse, vous et moi. Agissons plutôt au niveau qui est le nôtre.

Il se pencha vers son camarade juste au moment où ils passaient sous un réverbère : l'ombre allongea son nez démesurément et, la clarté brillant à travers ses larges oreilles, lui donna des airs de korrigan monté en graine.

— Je vous disais que j'ai fait avancer l'affaire Vernant et, en effet, c'est moi qui ai découvert une statuette placée dans l'appartement des amants et destinée à attirer sur eux le mauvais sort.

— Bravo ! Mais je m'étonne que vous connaissiez ce genre de choses...

Zehnacker l'arrêta soudain. Pris d'une terrible prémonition, Ragon leva les yeux vers la plaque de la rue : ils venaient d'entrer dans la rue Servandoni qui coupait celle du Canivet avec une maison d'angle marquée par de puissantes chaînes de refends.

— Tonnerre ! murmura-t-il.

Mais déjà son collègue l'avait précédé et s'agenouillait auprès d'une troisième victime.

Là encore, le corps était blanc sur les pavés gris. Avec horreur, Ragon reconnut les traits de la femme. C'était la pre-

mière prostituée qu'il avait interrogée, la brune mutine. Celle qui, quelques jours plus tôt, était encore occupée à satisfaire les désirs d'un vieillard libidineux.

Il eut alors honte du soulagement qu'il éprouva à savoir Lise saine et sauve.

— Regardez avec moi, murmura Zehnacker.

Ragon se força donc à contempler la chair pâle et nue. Au premier abord, tout semblait identique aux deux premiers crimes. Cependant, il n'y avait nulle trace de couture cette fois. La défunte avait été poignardée sous le sein gauche. Elle avait tenté de se défendre comme en témoignaient de multiples blessures aux mains.

Le gardien nota sur la paume une sorte d'ecchymose sombre. Mais il était trop tôt pour qu'elle se fût déjà formée. Quand, surmontant sa répugnance, il passa l'index dessus, la tache partit en fragments presque terreux qui roulèrent sous son doigt.

Quant aux vêtements, ils semblaient avoir été arrachés de force, comme le montraient les zébrures rouges sur les flancs.

— Le tueur devient de plus en plus violent, soupira Zehnacker.

— Dites-moi, s'enquit brusquement Ragon, la statuette, que représentait-elle ?

* * *

Ragon se trouvait face à madame Loraux. Il se taisait, contemplant la belle bibliothèque.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda la tenancière en robe de chambre.

— Je suis simplement venu vous rapporter votre livre.

— Il vous a plu ?

— Je l'ai à peine feuilleté. Néanmoins, vous devriez faire attention, l'humidité attaque la tranche et la reliure. Je m'y suis sali les mains.

— Vous m'en voyez désolée. C'est malheureusement chose courante dans nos métiers respectifs...

Ragon reprit son attitude silencieuse. La maquerelle et le policier se défièrent du regard.

— Vous ne semblez guère troublée par la perte de trois de vos pensionnaires, murmura-t-il enfin.

— Qu'y puis-je ?

Ragon se redressa et alla droit vers les rayonnages. Madame Loraux s'écarta, croyant qu'il allait la frapper.

— Que faites-vous ?

— J'ai enfin saisi ce qu'il s'était passé, répondit-il. Combien faudra-t-il encore de mortes pour que vous interveniez ?

— Je ne comprends pas.

Il choisit tous les ouvrages dont la tranche n'était pas dorée et les tira de leur emplacement pour les renverser sur l'épais tapis.

— Julie avait les doigts couverts de poudre d'or. Quant à la Mauresque, ses mains étaient tachées de rouge.

Il ôta alors les livres où l'on ne trouvait que de l'encre noire. Les rangs de la bibliothèque se décimèrent encore davantage. Ils évoquaient maintenant un clavier brisé.

— Quant à la troisième victime, elle arborait des taches marron sur les paumes.

Il sélectionna cette fois toutes les reliures qui présentaient une couleur différente. Ils s'effondrèrent comme des soldats fusillés. Le tas devenait imposant.

— Vous êtes fou ! cracha la tenancière.

Ragon observa les cinq volumes survivants, perdus sur les étagères vides.

— J'oubliais la percale bleue dont on a cousu les chairs de ces malheureuses. J'ai longtemps cru qu'elles provenaient des draps de votre établissement. Mais la percale sert aussi dans les livres.

Il abattit encore les œuvres qui comportaient des signets de tissu jaune, vert ou rouge.

Un seul livre était encore debout : doré sur tranche, la reliure de chagrin havane, la page de titre écrite à l'encre rouge et son marque-page de percale bleue dont la partie inférieure avait été coupée.

Magia sexualis de P. B. Randolph.

Il s'en empara et le posa sur le bureau. Il s'approcha de la petite bonne femme, la dominant de toute sa taille et de tout son poids.

— À présent, je ne veux plus aucun mensonge. Je sais que vous pratiquez la magie dans cet établissement. Vos pensionnaires ont toutes consulté cet ouvrage : voilà le point commun qui me manquait. Je sais que vous avez placé une statuette de Vénus que vous avez enchantée dans l'appartement du ministre Vernant. Il en manque une dans votre salon, je l'ai vérifié en entrant. Si vous n'êtes pas franche avec moi, je vous fais arrêter pour sorcellerie sur la personne d'un représentant de l'État.

Tout en l'énonçant, il savait qu'une telle accusation ne pourrait jamais aboutir devant les tribunaux. Il retourna s'asseoir dans son fauteuil et madame Loraux, secouée, revint derrière son bureau et caressa la couverture du Randolph.

— J'ai découvert la magie sexuelle avec ce manuel, dit-elle d'une voix grave et ferme. Un client me l'a confié au moment de la Commune. Il a été fusillé et j'ai gardé l'ouvrage. L'auteur y explique que l'énergie dégagée par la sexualité peut être la source de pouvoirs importants. Selon lui, l'amour est une substance physique, un fluide nervo-vital formé de composants électriques, magnétiques et chimiques. Les fluides de l'homme et de la femme se mêlent au moment de l'acte pour créer l'éthyle, une aura capable d'appeler les entités du monde invisible, les absents et les morts.

Elle soupira avant de reprendre :

— L'auteur décrit une cérémonie baptisée Mahi Kaligua. L'homme doit d'abord méditer une semaine et s'attacher à une influence planétaire par un choix de parfum, de couleur, de métal, de pierre et de note musicale. À l'issue de ces huit jours, la femme pénètre dans la chambre à son tour et l'union commence. Il faut renouveler l'opération tous les trois jours en atteignant la jouissance à chaque fois. Cette énergie magique peut aussi être déposée dans des statuettes appelées volt. On recourt alors aux fluides corporels : sang et semence en particulier.

Ragon écoutait attentivement. Il s'efforçait de repousser les images de Lise, sa muse vénale, si éthérée, participant à ces rites barbares pour faire s'épanouir la rate du vulgaire.

— Randolph théorise une magie blanche de l'amour, dit-il. Vous en avez pratiqué le versant noir, forçant vos pensionnaires

à se prêter aux délires de vos habitués pour obtenir du pouvoir, une malédiction sur un concurrent. Ils ont torturé Julie, la Mauresque et la brune. Quand leur expérience a mal tourné, ils ont abandonné les corps dans les rues alentour, sans même une couverture.

— Vernant avait les moyens de faire fermer l'établissement ! se récria la maquerelle. Depuis la Commune, nous sommes criblés de dettes. Nous avons dû lui obéir. Il souhaitait devenir riche et puissant.

— Mais le jeu a mal tourné...

— Il insistait pour que Julie boive un litre entier de semence que nous avons récoltée. Ensuite, nous avons dû lui coudre les lèvres. Mais elle a tout rendu. Elle en avait trop avalé. Elle s'est étouffée. Nous n'avons rien pu faire. Vernant nous en empêchait.

— Il a voulu recommencer.

— Oui. J'ai tenté de refuser mais il a menacé de tuer Leïla. La Mauresque. Alors, elle est devenue la seconde victime.

— Elle s'est noyée aussi ?

— Je ne le crois pas : nous avons été plus prudentes. Cependant, elle s'est soudain mise à réagir très vivement. Elle a commencé à tousser, à avoir du mal à déglutir. Tout son corps la démangeait et son visage a brusquement enflé. Elle a étouffé sous nos yeux.

Elle se détourna à ce souvenir.

— Vernant était furieux. Comme la première fois, il nous a fait abandonner le corps en pleine rue. Nous avons dû obtempérer. Mais quand il est revenu pour exiger une nouvelle expérience, nous avons refusé en le menaçant de le dénoncer. Il nous a ri au nez et il est parti.

— Mais alors, le troisième corps ?

— Nous avons décidé de nous venger. L'un de nos clients, monsieur Mazon, est venu nous voir pour réaliser un rituel identique. Nous l'avons mis sous l'influence de Vénus en suivant le tableau des correspondances planétaires de Randolph. La couleur verte, le nombre sept, le cuivre vont tous dans le même sens. Le parfum participe tout autant du rituel.

— Et l'émeraude que vous portez au cou.

Elle caressa fugacement son amulette.

— Oui.

— C'est donc la cérémonie que j'ai surprise chez vous ?

— Effectivement. Mais nous avons menti à Mazon. Nous avons en fait utilisé l'éthyle pour fabriquer une statuette qui maudirait Vernant. C'est Rachel qui l'a offerte au ministre. Il revenait parfois la voir.

Ragon comprenait enfin le fin mot de l'histoire.

— Et votre sort a fonctionné, acheva-t-il. Vernant a été dénoncé, surpris, révoqué. Il a alors songé au lien avec la statuette. Et il a tué Rachel, laissant son corps dénudé pour faire croire à un unique tueur.

— C'est lui, l'unique tueur ! s'emporta la maquerelle. Il a assassiné trois de mes filles. Lui seul est responsable ! Vous pouvez bien m'arrêter. Avec ce que je sais, j'emporterai quelques réputations avec moi !

Le gardien réfléchit longuement avant de demander :

— Que pense Mazon de tout cela ?

— Lui ? fit madame Loraux, interloquée. Il a gagné une fortune dans cette histoire. Le départ de Vernant lui a permis de signer de nouveaux contrats avec le gouvernement :

il a désormais la mainmise sur les gisements d'éther des colonies. Mazon pense que notre rituel a parfaitement fonctionné. D'ailleurs, il s'est engagé à rembourser toutes nos obligations. Je peux donc partir de cet établissement la tête haute.

— Vous n'êtes pas forcée de partir, murmura-t-il.

— Vous vous tairiez ? fit la maquerelle avec un affreux soulagement. Mais qu'avez-vous à y gagner ?

— Je n'ai pas les moyens de m'attaquer à Vernant. Un simple policier et des prostituées contre un ancien ministre ? Même en République, cela ne se fait pas. Par contre...

Le regard de la tenancière se fit soudain plus rusé. Elle venait de deviner la demande du policier avant même qu'il ne la formulât.

— Annulez la dette de Lise. Je l'épouserai. Votre secret sera bien gardé.

Après un court instant de réflexion, la femme inclina la tête. Ragon se leva sans savoir s'il devait se haïr ou se réjouir. Remettant son chapeau, il se dirigea vers la sortie.

— Un autre policier enquête sur l'affaire Vernant, prévint-il en franchissant le seuil. Un chauve avec une tête de momie. Méfiez-vous de lui. Il est extrêmement intelligent, et ambitieux. Je passerai prendre Lise demain matin.

Et il partit.

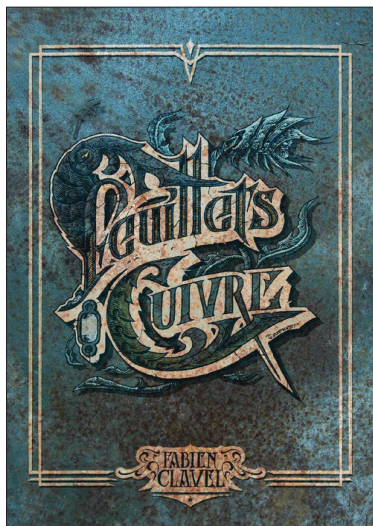
Dehors, la première étoile brillait dans le ciel.

Ragon savait que les révoltes au front s'achevaient toujours devant un peloton d'exécution.

Seuls quelques déserteurs s'en tiraient parfois.

(Fin de l'extrait)

Paris, 1872. On retrouve dans une ruelle sombre le cadavre atrocement mutilé d'une prostituée, premier d'une longue série de meurtres aux résonances ésotériques. Enquêteur atypique, à l'âme mutilée par son passé et au corps d'obèse, l'inspecteur Ragon n'a pour seule arme contre ces crimes que sa sagacité et sa gargantuesque culture littéraire.



À la croisée des feuilletons du XIX^e et des séries télévisées modernes, *Feuillets de cuivre* nous entraîne dans des *Mystères de Paris* steampunk où le mal le dispute au pervers, avec parfois l'éclaircie d'un esprit bienveillant... vite terni. Si une bibliothèque est une âme de cuir et de papier, *Feuillets de cuivre* est sans aucun doute une œuvre d'encre et de sang.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 20 €
(clie)

En numérique : 5.99 €
(clie)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-95-0